

« Tu les savais et ils ne t'ont pas vu »

« Tu les savais et ils ne t'ont pas vu ». En lisant cette première phrase de cette hymne proposée pour le temps de la Passion, j'ai pensé immédiatement aux soignants, toutes catégories confondues, que l'on applaudit chaleureusement chaque soir à 20h pour les remercier de leur merveilleux dévouement. Ne partent-ils pas chaque jour au travail avec la boule au ventre comme beaucoup le disent avec honnêteté, « mais on ne se voit pas faire autrement », ajoutant aussitôt : « c'est notre vie et des patients nous attendent ». Leur motivation les aide à supporter le poids de leur travail, nourri par de nouvelles images qui ne stimule pas forcément l'optimisme ou l'espérance, même si l'on guérit du Covid-19. Ils ont également à gérer leurs craintes, leurs doutes, leurs colères (ils sont humains comme nous le sommes) devant cette situation, bien qu'inédite, peut leur donner l'impression d'un mauvais remake : épidémies de la grippe, canicule, etc.

C'est beau d'entendre ces applaudissements, de voir tous les gestes de solidarité (d'humanité) qui leur redonnent un peu de baume au cœur pour eux-mêmes et leurs familles, mais ne perdons pas de vue qu'ils nous demandent d'abord de prendre au sérieux le confinement et les gestes-barrières. Ces manifestations de solidarité ont en effet un côté rassurant. Elles témoignent que le mot « humanité », apparu ces dernières années, ne s'est pas encore véritablement perdu puisqu'il est capable de se vivre spontanément en de telles circonstances.

Cette situation sanitaire inédite, non voulue mais induite par nos sociétés, nous montre brutalement que les soignants ont véritablement leur place, tout en leur donnant de redécouvrir l'essence de leur profession (en quoi ils croient) qui a quelque chose à voir avec le mot « vocation ». Étymologiquement, c'est être appelé. Nous sommes tous appelés à quelque chose. Et une même chose peut se vivre de multiples manières comme le prendre soin qui a sa spécificité propre pour un soignant. Tous les responsables ne sont-ils appelés, chacun à leur niveau, à prendre soin de leurs collaborateurs, de leurs administrés, etc. ?

Ce Covid-19 nous fait redécouvrir que finalement « les petits métiers » comme l'on dit, peu valorisants par rapport à d'autres selon nos échelles de valeur, ne le sont pas tant que ça : petits ! (Cf. 1 Co 12, 12-30). Il suffit qu'un d'entre eux s'arrête pour voir que notre belle machine « la société » se grippe. Il suffit d'observer le désordre que produit la grève par exemple des éboueurs dans une ville (touristique ou non), qui plus est une métropole, en plein été ! C'est ainsi que lorsque « la Chine tousse, le monde s'enrhume ». Il tousse aujourd'hui comme quelqu'un qui a attrapé la coqueluche. La vaccination n'étant plus très tendance, la maladie profite de la porte qu'on lui ouvre pour entrer dans nos vies. Certes, le vaccin contre le Covid-19 n'existe pas encore, mais lorsqu'il existe, l'utilisons-nous, non pour arriver au risque zéro, ce qui est impossible, mais pour se protéger et protéger les autres intelligemment, en tenant compte bien entendu des contre-indications ? Ce coronavirus ne nous invite-t-il pas à revenir à quelques fondamentaux plus ou moins perdus de vue, négligés ? Il sera bien temps de réagir, pensons-nous. Oui, mais pas toujours, comme aujourd'hui. Combien de temps allons-nous mettre pour rattraper ce retard et le dépasser. N'y-a-t-il pas une perte d'énergie que nous aurions pu consacrer à autre chose d'utile ?

Comme l'écrit un prêtre de Bordeaux dans une lettre pleine d'espérance, « tout s'arrête... et après ? » Comment allons-nous écrire la suite ? Comment notre système de santé entre autres, malmené par des contraintes budgétaires toujours plus contraintes depuis des dizaines d'années,

va-t-il se renouveler en vérité et durablement ? Grave (dans le sens de lourde) question qu'illustre la suite de l'hymne « Tu les sauvais, mais ils ne t'ont pas vu » : « qu'était pour eux le fils du charpentier ? Le « risque » n'est-il pas d'oublier très vite tous ces soignants si la remise en route du système s'effectue sans modification du mode d'emploi de notre système de santé ? Ne vivront-ils pas alors ces mots de la première strophe de l'hymne : « Sur la colline, ils t'ont abandonné ». Comme le disait un soignant au tout début de l'épidémie : « C'est gentil cette histoire d'applaudir les soignants le soir mais ça me rappelle quand on applaudissait les flics en 2015. On les aime quand on a peur et qu'ils peuvent nous sauver. Sinon on les méprise. » Serons-nous réellement reconnaissants de leur métier (profession) vécu avec abnégation comme une vocation, un sacerdoce (offrande de sa vie) ou préférerons-nous avoir la mémoire courte et tableur sur d'autres critères aussi peu vertueux et porteurs d'humanité (d'humanité) pour repartir vite et rattraper le temps perdu ? Ne passerons-nous pas une fois de plus à côté de l'essentiel parce qu'une fois de plus nous n'avons pas su, voulu voir que le coût de la santé serait moindre si elle n'était pas considérée comme d'abord un puits sans fond, un portefeuille troué, une pompe à fric sans retour sur investissements, etc. ? Ressemblons-nous tant à cet homme décrit par le psalmiste : « **Il se voit d'un œil trop flatteur pour trouver et haïr sa faute ; il n'a que ruse et fraude à la bouche, il a perdu le sens du bien (...)** Il ne renonce pas au mal. » (Ps 35, 3-5). Heureusement, des soignants et d'autres corps de métiers peu considérés, par amour de leur métier, ne se lassent pas de donner sens aux paroles du Christ, sans qu'ils aient forcément la foi : « **"Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? tu étais nu, et nous t'avons habillé ? tu étais malade ou en prison... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?" Et le Roi leur répondra : "Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait."** » (Mt 25, 37-40).

« **Tu sauves l'homme, Seigneur, l'homme et les bêtes : qu'il est précieux ton amour, ô mon Dieu !** » (Ps 35, 10). Puissions-nous, Seigneur, par ta lumière voir la lumière puisque tu es la source de vie (Ps 35, 10).

P. Olivier Dobersecq
01.04.2020

Tu les sauvais



58.08

1. Tu les sau - vais, mais ils ne t'ont pas vu. Qu'é - tait pour eux le
 2. Ils n'ont su voir qu'un hom - me re - je - té, ils ont mo - qué le
 3. Ils n'ont pas vu le si - gne sur ta main, la main cris - pée du
 4. Vien - ne le jour de tou - te Vé - ri - té où nous au - rons en -

1. fils du char - pen - tier ? Sur la col - li - ne ils t'ont a - ban - don - né,
 2. faux pro - phè - te mort, ils ont plon - gé la lan - ce dans ton corps,
 3. Maî - tre et créa - teur qui bé - nis - sait le mon - de des pé - cheurs ;
 4. fin les yeux ou - verts sur cet - te grâ - ce et cet a - mour of - ferts.

1. toi, Dieu vi - vant, qu'ils n'ont pas re - con - nu.
 2. ils n'ont pas vu l'es - poir qui se le - voit.
 3. ils n'ont pas vu mou - rir le Saint des saints.
 4. Vien - ne le jour du Christ en ma - jes - té !



<https://jacques172.com/2018/03/30/tu-les-sauvais/>

Page suivante : « Tout s'est arrêté et après... »

ET TOUT S'EST ARRÊTÉ... APRÈS... ?

Et tout s'est arrêté...

Ce monde lancé comme un bolide dans sa course folle, ce monde dont nous savions tous qu'il courait à sa perte mais dont personne ne trouvait le bouton « arrêt d'urgence », cette gigantesque machine a soudainement été stoppée net. À cause d'une toute petite bête, un tout petit parasite invisible à l'œil nu, un petit virus de rien du tout... Quelle ironie ! Et nous voilà contraints à ne plus bouger et à ne plus rien faire. Mais que va-t-il se passer après ? Lorsque le monde va reprendre sa marche ; après, lorsque la vilaine petite bête aura été vaincue ? À quoi ressemblera notre vie après ?

Après ?

Nous souvenant de ce que nous aurons vécu dans ce long confinement, nous déciderons d'un jour dans la semaine où nous cesserons de travailler car nous aurons redécouvert comme il est bon de s'arrêter ; un long jour pour goûter le temps qui passe et les autres qui nous entourent. Et nous appellerons cela le **dimanche**.

Après ?

Ceux qui habiteront sous le même toit, passeront au moins 3 soirées par semaine ensemble, à jouer, à parler, à prendre soin les uns des autres et aussi à téléphoner à papy qui vit seul de l'autre côté de la ville ou aux cousins qui sont loin. Et nous appellerons cela la **famille**.

Après ?

Nous écrirons dans la Constitution qu'on ne peut pas tout acheter, qu'il faut faire la différence entre besoin et caprice, entre désir et convoitise ; qu'un arbre a besoin de temps pour pousser et que le temps qui prend son temps est une bonne chose. Que l'homme n'a jamais été et ne sera jamais tout-puissant et que cette limite, cette fragilité inscrite au fond de son être est une bénédiction puisqu'elle est la condition de possibilité de tout amour. Et nous appellerons cela la **sagesse**.

Après ?

Nous applaudirons chaque jour, pas seulement le personnel médical à 20h mais aussi les éboueurs à 6h, les postiers à 7h, les boulangers à 8h, les chauffeurs de bus à 9h, les élus à 10h et ainsi de suite. Oui, j'ai bien écrit les élus, car dans cette longue traversée du désert, nous aurons redécouvert le sens du service de l'État, du dévouement et du Bien Commun. Nous applaudirons toutes celles et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont au service de leur prochain. Et nous appellerons cela la **gratitude**.

Après ?

Nous déciderons de ne plus nous énerver dans la file d'attente devant les magasins et de profiter de ce temps pour parler aux personnes qui comme nous, attendent leur tour. Parce que nous aurons redécouvert que le temps ne nous appartient pas ; que Celui qui nous l'a donné ne nous a rien fait payer et que décidément, non, le temps ce n'est pas de l'argent ! Le temps c'est un don à recevoir et chaque minute un cadeau à goûter. Et nous appellerons cela la **patience**.

Après ?

Nous pourrions décider de transformer tous les groupes WhatsApp créés entre voisins pendant cette longue épreuve, en groupes réels, de dîners partagés, de nouvelles échangées, d'entraide pour aller faire les courses où amener les enfants à l'école. Et nous appellerons cela la **fraternité**.

Après ?

Nous rirons en pensant à avant, lorsque nous étions tombés dans l'esclavage d'une machine financière que nous avons nous-mêmes créée, cette poigne despotique broyant des vies humaines et saccageant la planète. Après, nous remettrons l'homme au centre de tout parce qu'aucune vie ne mérite d'être sacrifiée au nom d'un système, quel qu'il soit. Et nous appellerons cela la **justice**.

Après ?

Nous nous souviendrons que ce virus s'est transmis entre nous sans faire de distinction de couleur de peau, de culture, de niveau de revenu ou de religion. Simplement parce que nous appartenons tous à l'espèce humaine. Simplement parce que nous sommes humains. Et de cela nous aurons appris que si nous pouvons nous transmettre le pire, nous pouvons aussi nous transmettre le meilleur. Simplement parce que nous sommes humains. Et nous appellerons cela **l'humanité**.

Après ?

Dans nos maisons, dans nos familles, il y aura de nombreuses chaises vides et nous pleurerons celles et ceux qui ne verront jamais cet après. Mais ce que nous aurons vécu aura été si douloureux et si intense à la fois que nous aurons découvert ce lien entre nous, cette communion plus forte que la distance géographique. Et nous saurons que ce lien qui se joue de l'espace, se joue aussi du temps ; que ce lien passe la mort. Et ce lien entre nous qui unit ce côté-ci et l'autre de la rue, ce côté-ci et l'autre de la mort, ce côté-ci et l'autre de la vie, nous l'appellerons **Dieu**.

Après ?

Après ce sera différent d'avant mais pour vivre cet après, il nous faut traverser le présent. Il nous faut consentir à cette autre mort qui se joue en nous, cette mort bien plus éprouvante que la mort physique. Car il n'y a pas de résurrection sans passion, pas de vie sans passer par la mort, pas de vraie paix sans avoir vaincu sa propre haine, ni de joie sans avoir traversé la tristesse. Et pour dire cela, pour dire cette lente transformation de nous qui s'accomplit au cœur de l'épreuve, cette longue gestation de nous-mêmes, pour dire cela, il n'existe pas de mot.

Pierre Alain LEJEUNE, prêtre à Bordeaux